

■■■ *familier à nos esprits latins. Le paganisme teuton aurait éveillé notre méfiance, le paganisme ressuscité de la Rome antique faisait illusion à nos traditions humanistes*» (5). Le président de la République songe-t-il aux auteurs qu'il lit en vacances lorsqu'il fait résonner ce passé dans notre époque anxieuse pour fixer sa vision de l'Europe ?

Aux exilés il vient beaucoup de lumière. Bernanos et Saint-Exupéry ont fui pour pouvoir continuer à parler et à écrire librement. Sans eux, sans Roger Caillois à Buenos Aires, sans Jules Supervielle à Montevideo, sans Jacques Soustelle à Mexico, sans Jacques Maritain et Claude Lévi-Strauss à New York, sans Raymond Aron et Romain Gary à Londres, le combat pour la liberté n'eût pas été le même. On en revient toujours au mot de Witold Gombrowicz : « *En fait, être français, c'est justement prendre en considération autre chose que la France.* » Historien du sionisme et de l'exil forcé des juifs hors des pays arabes, inventeur des « *territoires perdus de la République* » et témoin d'une France « *soumise* », à nouveau tentée par la reddition, Georges Bensoussan a récemment éclairé le besoin d'éloignement des cœurs sombres. « *Je comprends mieux aujourd'hui l'exil volontaire de Bernanos en 1938. A un certain stade de veulerie, la tentation de l'exil s'offre comme un salut.* »

« Paix indigne ». Georges Bernanos et Antoine de Saint-Exupéry ont l'un et l'autre traversé l'Atlantique à une époque où la maison France était autre chose qu'une simple raison sociale. Ce qui les distingue, c'est la volonté de trancher – de trancher sans prétendre choisir, dans le cas de Georges Bernanos. L'auteur de « *L'imposture* », qui avait peu de goût pour les militaires, ne rêvait pas d'un sauveur galonné. En juin 1940, il appelait simplement de ses vœux un « *esprit éclairé, vraiment digne de ce nom* », angoissé par la « *paix indigne* » qui s'apprêtait à être signée à Rethondes. Les circonstances lui interdisaient de faire le difficile avec le réfractaire qui se présenterait. « *Que voulez-vous ? Il y a la France* », écrit-il en juin 1943 dans un article repris dans « *Le chemin de la Croix-des-Ames* », livre trop peu lu qu'on découvrira enfin dans le volume « *Bouquins* »/Laffont. « *Le 18 juin 1940 est ce jour où un homme prédestiné – que vous l'eussiez choisi ou non, qu'importe, l'Histoire vous le donne – a d'un mot, d'un mot qui annulait la déroute, maintenu la France dans la guerre. Français, ceux qui essaient de vous faire croire que ce jour et cet homme n'appartiennent pas à tous les Français se trompent ou vous trompent. Ralliez-vous à l'histoire de France !* »

Et faites en sorte qu'elle continue ■

1. « *Saint-Exupéry Paralet* », de Sylvain Fort (Pierre-Guillaume de Roux, 2017). 2. « *Scandale de la vérité. Essais, pamphlets, articles et témoignages* », de Georges Bernanos (Robert Laffont, coll. « *Bouquins* », 1 376 p., 32 €). 3. « *Sous le soleil de Satan* », de Georges Bernanos. Préface de Michel Crépu (Gallimard, coll. « *Folio* », 460 p., 7,90 €). 4. « *Journal d'un curé de campagne* », de Georges Bernanos. Préface de François Bégaudeau (Albin Michel, coll. « *Espaces libres* », 346 p., 7,30 €). 5. « *Le destin de la France* » in « *La révolte de l'esprit. Ecrits de combat, 1938-1945* », de Georges Bernanos (Les Belles Lettres, coll. « *Le goût des idées* », 2017).

Une si douce inquisition

PAR PEGGY SASTRE

L'essayiste met en garde contre la contagion d'un « totalitarisme féministe » qui avance masqué.

En avril 2018, à San Francisco, Richard Ned Lebow, 75 ans et professeur de sciences politiques au King's College à Londres (Royaume-Uni), assiste au congrès annuel de l'Association des études internationales (Isa) dont il est un membre émérite – quatre ans auparavant, la société savante l'avait élevé au rang de « meilleur universitaire de l'année ». Au troisième jour du séminaire, fourbu et désireux de rejoindre sa chambre du Hilton, où se tiennent aussi les conférences, il prend place dans un ascenseur. La cabine est vite bondée et, plaqué contre la paroi du fond, il entend un homme demander à la cantonade sur quels boutons d'étage appuyer. « *Lingerie fine !* » annonce Lebow, autant pour détendre l'atmosphère que pour apaiser la légère pointe de claustrophobie qui commence à l'êtreindre. La plaisanterie fait mouche et la petite assemblée collée-serrée rigole...

Deux jours plus tard, l'Isa informe Lebow qu'il fait l'objet d'une plainte pour attitude contraire à son code de conduite. Simona Sharoni, 57 ans, militante féministe et professeure d'études de genre au Merrimack College (North Andover, Massachusetts, Etats-Unis), l'accuse d'avoir tenu des propos à connotation sexuelle dans un lieu public. Lebow réalise que, dans l'ascenseur, tout le monde n'a pas goûté son trait d'humour. La plainte, envoyée en réalité quatre heures après l'événement, vaut un blâme à l'universitaire. Sharoni décrit son comportement inconvenant en ces termes : « *Avec un grand sourire aux lèvres, il a dit "lingerie fine" et tous ses amis se sont esclaffés. Lorsqu'ils sont sortis, la femme qui était à côté de moi s'est retournée et m'a dit : "Peut-être qu'on aurait dû leur dire que ce genre de plaisanteries n'est plus acceptable aujourd'hui !" J'ai mis du temps à comprendre que [Lebow] s'était cru drôle en faisant référence à des hommes achetant de la lingerie pour femmes lors d'une conférence universitaire. Je ne comprends toujours pas pourquoi nous nous sommes figées sans rien oser lui rétorquer. En tant que survivante de harcèlement sexuel académique, cet événement m'a ébranlée.* »

Croyant bien faire, Lebow envoie un courrier à Sharoni : « *Comme vous, je suis fermement opposé à l'exploitation, la coercition ou l'humiliation des femmes. Vu que de tels maux perdurent, il me semble judicieux de nous focaliser sur de réels préjugés, et non pas sur des infractions imaginaires ou marginales. En déposant une plainte à l'Isa que je considère frivole – et qui, je l'escompte,*

sera jugée de la sorte par le comité d'éthique –, le risque est que vous détourniez du temps et de l'énergie nécessaires aux méfaits réels qui nous dérangent tous les deux.»

Sauf qu'avec cette tentative de conciliation, Lebow aggravera son cas et recevra un second blâme de l'Isa. En effet, selon son comité exécutif, Lebow n'a pas respecté la procédure idoine – leur donner sa version de l'incident et fournir des éléments permettant de l'attester – et a préféré écrire directement à Sharoni un message qui, parce qu'il « banalise » ses griefs, peut dès lors être assimilé à une manœuvre d'intimidation. Aux dernières nouvelles, l'Isa délibérait toujours pour savoir si les cinquante et quelques années de carrière de Lebow méritaient d'être entachées par une histoire qui n'aurait pas dépareillé dans un roman de Milan Kundera, s'il avait eu le malheur de s'intéresser au totalitarisme féministe.

Le syndrome de la grenouille. Le terme n'est pas galvaudé. Une idéologie reposant sur l'idée que le privé est politique, que tout individu est le vecteur de rapports de forces, même (et surtout) s'il n'en a pas conscience, que tout grief est incontestable du moment qu'il est formulé par le membre d'un groupe historiquement opprimé, et que tout questionnement de la validité de ce grief équivaut à faire acte d'oppression ne laisse aucun répit à sa propagation. Aucun interstice, aucun recoin de l'existence ne lui échappe et chaque interaction, chaque comportement, d'autant plus s'il semble anodin et bénin, mérite l'annihilation ou la rééducation. Là est bien le propre du totalitarisme, des mises au pas tentaculaires et de la sidération que provoquent les réalités dépassant la fiction.

C'est aussi l'histoire des grenouilles qui ne se rendent pas compte qu'elles brûlent parce que la température de leur mare augmente petit à petit. Il y a plus d'un quart de siècle, le journaliste et chercheur en sciences politiques Jonathan Rauch nous mettait en garde contre les attaques « bien intentionnées » contre la liberté d'expression. Il parlait de gentille inquisition et de gentils inquisiteurs, torpillant d'autant plus efficacement l'un des piliers de la démocratie libérale et de la concorde civile qu'ils avançaient parés des atours du progrès, du bien, de la lutte contre les inégalités et pour la justice sociale. Soit tout ce qu'il faut pour anesthésier la méfiance et laisser la lucidité se taper un bon roupillon. La leçon est mémoriale : le sommeil de la raison engendre des monstres et rien n'assoupit mieux l'esprit critique que des causes nous semblant

bonnes. Car qui peut faire le mal s'il a envie de bien faire ?

Et qui a envie d'opprimer les femmes ? De réhabiliter les violences sexuelles ? Personne à l'exception des barbares. Alors, on ne va pas pleurer pour un sale type blanc de plus de 50 ans qui se fait taper sur les doigts à cause d'une blagouette qu'il a eu l'outrecuidance de croire désarmée. Tel est le credo du féminisme totalitaire : le diable patriarcal se cache dans les détails et si un acte, une parole semblent inoffensifs, c'est seulement parce que leur caractère oppressif n'a pas encore été dévoilé. Rien n'est frivole et tout est grave comme le veut l'évangile du « continuum des violences », l'un des outils les plus efficacement circulaires de ce revanchisme autoritaire boosté au tribalisme. On commence par une plaisanterie à base de petites culottes dans un ascenseur, on continue par envoyer une carte postale grivoise à ses collègues et on finit par un viol en réunion avec actes de barbarie dans un local à ordures. Il n'y a pas d'innocents, il n'y a que des bourreaux qui se planquent, des victimes qui s'ignorent et des péchés en attente d'être expiés.

Car sur de telles fondations « charitables » peuvent prospérer de « gentilles » cabales qui n'ont rien à envier aux plus liberticides des campagnes de censure et à la plus pernicieuse des justices sommaires. De ce côté-ci de l'Atlantique, c'est un livre pour la jeunesse, « On a chopé la puberté » (Milan), qui est retiré des rayons après que certaines de ses pages ont été jugées « sexistes » par des pétitionnaires trente fois plus nombreux que ses lecteurs. C'est une dessinatrice, Anne Guillard, qui annonce qu'elle ne dessinera plus ses « Pipelettes » et signe, de fait, la « disparition de toute une collection créée, écrite et éditée par des femmes, et publiée par un éditeur jeunesse qui [s'était] publiquement engagé pour l'égalité des sexes ». C'est un Syndicat de l'édition qui se tait et continue à regarder ailleurs quand la chose se reproduit quelques mois plus tard avec un autre auteur, Vincent Cuvellier, dénoncé sur les réseaux sociaux et auprès de bibliothèques pour propagation de la « culture du viol » avec son histoire de bisous contagieux destinée aux enfants de 5 à 8 ans. C'est une « douce » curée qui, en Suède, accuse un directeur de théâtre, Benny Fredriksson, d'avoir couvert des agressions sexuelles commises par des comédiens et poussé des comédiennes à avorter pour garder leur rôle. Aucun de ces agissements « révélés » dans une presse feuilletonnant du #MeToo ne sera confirmé par l'enquête officielle. Des conclusions rendues publiques trois jours après le suicide de Fredriksson, comme dans un mauvais film ■



Peggy Sastre
est essayiste.
Dernier livre paru :
« Comment
l'amour
empoisonne les
femmes » (Anne
Carrière, 2018).

Un livre pour la jeunesse, « On a chopé la puberté », est retiré des rayons car certaines pages sont jugées « sexistes » par des pétitionnaires plus nombreux que les lecteurs.